

Olivier Flourney

## Faut-il se souvenir de son analyse

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 61, Numéro 4, 1997.

**Pour citer ce document :**

Flourney, O. Faut-il se souvenir de son analyse. In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 61, N° 4, 1997. 1199-1213.

[http://www.flourney.ch/docs/Olivier\\_FLOURNOY\\_Articles\\_1997a.pdf](http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1997a.pdf)



## Faut-il se souvenir de son analyse

*Olivier Flourney*

Que sont devenus les gens qui ont fait une analyse ? Une question d'actualité pour ceux qui croient aux liens entre les conditions du marché et la démocratie, qui s'occupent des problèmes de rentabilité des investissements ou plus prosaïquement du « rapport qualité-prix ». Mais aussi une question importante qui touche à la valeur de notre travail, aux doutes qui nous assaillent quotidiennement et à la dangereuse facilité avec laquelle on peut les écarter ou s'y complaire en puisant une pseudo-bonne conscience dans l'application d'une technique qui peut éveiller des sentiments proches de l'omnipotence.

En tant que psychanalyste, je ne saurais répondre à la question comme le voudraient les « décideurs » d'aujourd'hui, car je ne puis souscrire à aucune étude statistique, dite objective, qui consisterait à accumuler toutes sortes de données judicieusement choisies et à les traiter par ordinateur pour en extraire d'impressionnants volumes, même si l'objectivité en était garantie par la soigneuse prise en compte de ce qu'on appelle l'équation personnelle des chercheurs.

Par ailleurs, je m'abstiendrai de parler du devenir des personnes qui ont fait une analyse dans un but professionnel. Ce qu'on en apprendra sera nécessairement sujet à caution. On ne saurait scier la branche sur laquelle on est assis, même pour voir de quel bois elle est faite. Ainsi, si je puis me demander ce qu'il est advenu de ma propre analyse, je ne crois pas que je puisse y répondre sans m'exposer à y introduire consciemment ou non des éléments qui seraient, du moins je l'espère, à mon avantage.

Chose curieuse, alors que tant de gens ont passé par l'analyse et que j'en ai fait mon pain quotidien depuis tant d'années, je n'ai rencontré que très peu d'anciens analysés hors du circuit mentionné ci-dessus – ils pourraient presque se compter sur les doigts – et de plus les renseignements que j'en ai tiré sont remarquablement pauvres, ce qui est peut-être dû au fait que les commentaires glanés de-ci de-là m'étaient adressés. Il est difficile de se confier à un analyste, même hors fonction, les préjugés concernant notre état nous collent à la peau. Et cela est d'autant plus difficile si, comme je le crois à propos d'analyses « réussies », on n'a rien à confier. Ce ne sont finalement que quelques rares souvenirs concernant l'analyste qui prédominent ou subsistent, tels ces analystes pour la plupart gentils et généralement peu bavards, et très exceptionnellement quelques commentaires sur l'effet bénéfique ou non de l'expérience elle-même.

Ce peu d'informations est loin de me déplaire. Il correspond à ce que j'en attends. C'est donc là un point de vue qui m'est personnel, subjectif, qui se fonde sur l'expérience clinique et sur ma manière de la théoriser. J'aimerais le développer quelque peu. Je veux parler ici de ce que j'appelle la métapsychanalyse<sup>1</sup>, une théorie qui ne serait ni métapsychologie ni théorie de la technique, mais une métathéorie de l'expérience qui reposerait sur les conventions métapsychologiques et également sur des convictions cliniques que bien des analystes partagent. La relation psychanalytique n'est pas seulement interpersonnelle mais aussi intersubjective, l'interprétation formulée par l'analyste provient de sa réflexion mais elle témoigne aussi de significations inconscientes qui lui sont propres ou qu'il a décelées dans le discours fragmentaire de son analysant. En ceci, l'analyste et l'analysé vivent une relation intersubjective qui est le fait de deux analysants. Et la valeur des significations inconscientes qui leur échappent peut dès lors se modifier grâce à l'influence que chacun a sur l'autre.

L'influence est un terme auquel la métapsychologie ne saurait souscrire. Elle lui préfère les identifications qui font l'économie de l'intersubjectivité. L'influence est de l'ordre de la magie, elle agit à distance, ce n'est qu'un message. Aucune particule physique ne lui est attribuable qui permettrait une approche « scientifique exacte » de ce qui pourrait, le cas échéant, se transmettre d'un appareil psychique isolé à un autre appareil psychique isolé. Et pourtant, dans l'optique métapsychanalytique, il me paraît tout à fait utile et profitable de s'intéresser à cette influence par le biais de l'hypothèse d'une pulsion libidinale dont l'objet-source se situerait chez l'autre participant, dont l'objet-but serait la « jouissance du dit » qui est le propre des deux participants, ce dit qui les unit et les sépare (j'y reviendrai) et dont la poussée ne viserait pas au seul plaisir de la décharge d'un appareil psychique singulier mais au plaisir de rendre le discours que se tiennent les deux analysants, moins conflictuel ou plus consensuel. Malgré l'impossibilité de déceler des preuves matérielles d'une énergie libidinale transférable d'un

---

<sup>1</sup> O. Flournoy, Métapsychologie ou métapsychanalyse?, in *Rev. franç. psychanal.*, 59, 1995.

sujet réel à un autre sujet réel (évidence de l'excitation, de l'amour, de la haine réciproques) ou d'un sujet virtuel à un sujet réel (évidence de l'excitation ou de l'amour déclenchés par une créature sur l'écran ou dans un texte, mais impossibilité de l'exciter en retour), je préfère conserver pour la métapsychanalyse le concept métapsychologique de pulsion avec ses avatars, une notion freudienne qui s'est révélée particulièrement fertile et heuristique, plutôt que de réduire la psychanalyse à un échange d'avis et de conseils de type thérapeutique fondé sur le bon sens.

Pour la métapsychanalyse, la notion de pulsion ouvre la voie à celle de l'inconscient de l'analyste, un inconscient auquel il ne saurait échapper, donc à une éventualité d'arbitraire ou d'irrationnel, ou mieux de singularité ou d'originalité quant à ses interprétations. Elles lui sont propres et non le propre d'un appareil psychique métapsychologique dont il serait le concepteur et qui de ce fait ne s'appliquerait pas à lui. Le couple analyste-analysant et analysé-analysant se trouve alors au cœur même de tout le questionnement freudien et post-freudien, ce qui confère sa valeur originale à l'expérience.

C'est, à cette seconde option, métapsychanalytique, que je vais m'attacher pour poursuivre ces réflexions.

Je soulignerai d'emblée une idée très simple et très banale : on ne termine jamais une analyse, on l'interrompt. Ou, si l'on préfère, on interrompt l'expérience de la cure. Idée qui repose sur la certitude que, quel que soit le degré de réussite ou d'avancement de l'analyse, on pourra toujours se remettre sur un divan, trouver de quoi parler, rêver des rêves qui ne nous appartiendront qu'à moitié, donner à l'analyste de quoi interpréter, critiquer ou accepter ces interprétations auxquelles on n'aura pas pensé. Une idée qui permet aussi de remettre en cause certains vieux *a priori* théoriques, telle par exemple la levée de l'amnésie infantile.

Et de remettre aussi en cause certains *a priori*, ni théoriques ni techniques, mais populaires, selon lesquels l'analysé en sait plus que les autres, l'analyse étant un avantage social, un couronnement aux yeux des humbles mortels, ou qu'il n'en aurait rien tiré et perdu son temps et son argent. Sans doute l'analyste pense-t-il différemment, spécifiquement, comme tout professionnel, sans doute représente-t-il aux yeux des gens avertis qui ne sont pas analysés quelqu'un de particulier et souvent d'inquiétant, quelqu'un qui aurait passé par une mystérieuse et prestigieuse expérience initiatique, mais l'analyste sait aussi d'expérience que son savoir ne s'expose pas sans risques sur la place publique et que ce qui lui paraît évident peut être considéré par d'autres comme offensif ou comme le produit d'une irritante et prétentieuse langue de bois.

À mon avis, le mieux qu'on puisse espérer d'une analyse ne réside pas dans un surcroît de connaissances originales qui peuvent après coup nous sembler aller de soi, mais bien dans un fonctionnement psychique plus satisfaisant. C'est pourquoi quiconque ayant fait une analyse mais n'ayant pas choisi la carrière qui

nous est chère n'a aucune raison de nous en dire plus que le peu que j'ai mentionné ci-dessus. Quelle que soit sa condition sociale, l'ancien analysé aura, on l'espère pour lui, repris le cours de son existence avec plus de facilité et d'agrément qu'il n'en avait auparavant, ayant oublié les handicaps qui auraient suscité l'entreprise, ou les ayant modifiés jusqu'à les transformer parfois en atouts.

Même pour l'analyste qui entreprend plus souvent qu'il ne le voudrait des analyses avec des gens particulièrement confus et désespérés, l'évolution bénéfique d'une analyse, quand elle se produit enfin, s'accompagne d'une remise en question, voire d'un oubli de ces impressions premières. Devenues désormais souvenirs-écrans, elles sombrent dans une histoire ancienne, reléguées dans la pénombre. Tout analyste a vécu un jour ou l'autre ces rencontres avec un ancien analysé qui le reconnaît à peine, échange avec lui des salutations conventionnelles et passe son chemin comme si rien ne subsistait de ces années pourtant si significatives.

Quels sont ces concepts qui n'ont plus cours après l'analyse et qui concernaient notre travail ? Je pense à nos outils de travail, le transfert et son interprétation qui permettent la levée du refoulement. A notre appréciation objective de l'amnésie infantile et à notre fallacieux espoir de la combler. Aux grandes allégories anthropologiques que sont l'Œdipe, le complexe de castration, le phallus ou encore la mère dans tous ses états. Au deuil également. Toutes choses sans lesquelles nous aurions navigué dans l'obscurité la plus absolue. Et quels sont les concepts qui permettent de nommer ce qui nous a poussés à terminer la cure avec la conviction que l'avenir est désormais devenu prioritaire par rapport au passé ? Je pense à la sublimation sans toutefois y croire, du fait qu'on ne saurait la vivre dans la cure sans qu'elle ne soit aussitôt formation réactionnelle, mais surtout je pense à ce que j'ai appelé la « jouissance du dit », laquelle selon moi caractérise le dit d'un vécu réciproque permettant de tourner momentanément le dos à l'histoire pour envisager un avenir possible et non répétitif.

Ce que signifie cette « jouissance du dit »<sup>2</sup> est à préciser selon les concepts psychanalytiques en usage. Il s'agit dans mon idée de ces moments où l'on peut se dire quelque chose de l'ordre d'un nouveau souvenir-écran partagé, et qui vient remplacer le souvenir-écran pathogène au sens large, c'est-à-dire l'histoire écran de l'analysé qui jusqu'à maintenant était considérée comme ayant justifié ou excusé sa symptomatologie, qu'elle ait été symptomatologie en plein ou en creux.

Ceci demande quelques développements basés sur ce que d'aucuns appelleront mes préjugés et sur ce que je nommerai mes convictions.

Comme psychanalyste je ne suis pas intéressé par les névroses actuelles. Ces névroses me paraissent mériter une attention et une participation actives de la part des professionnels de la santé mentale et répondront à l'intervention de

---

<sup>2</sup> O. Flournoy, *Défense de toucher*, Calmann-Lévy, 1994.

divers thérapeutes aux options variées ne justifiant pas dans l'immédiat la tranquille approche psychanalytique qui exclut tout acte venant bousculer l'exécution symptomatique.

Par contre, je m'intéresse à toute la gamme des psychonévroses dont je considère que la part qui m'échappe pour mieux les comprendre et agir en conséquence et qui devrait m'être accessible se situe au niveau de l'amnésie infantile. C'est l'amnésie infantile qui nous dissimule l'origine de l'histoire-écran et la clé du symptôme.

C'est du reste là une raison de plus pour ne pas m'intéresser aux névroses actuelles. Je suis certain que j'aurais tendance à dépasser l'« actuel » pour orienter ma démarche vers l'amnésie infantile et ses souvenirs-écrans.

L'amnésie infantile recouvre, selon nos théories freudiennes, trois sortes de contenus. L'inné qui nous plonge dans d'intéressants abîmes de perplexité concernant le refoulement primaire antérieur à tout ce qu'on peut imaginer, ou encore l'inconscient intemporel, indicible, sacré, transcendant, ce « je » qui unit et sépare mon âme et mon corps, ce je qui n'est jamais moi. Et l'acquis, résultant du refoulement secondaire, que nous pouvons diviser sommairement en deux groupes acquis prégénital et acquis génital.

L'acquis dit prégénital qui proviendrait d'une hypothétique relation pulsionnelle (excitation libidinale) duelle entre un enfant et une mère monstrueuse, à défaut de père ou de phallus, phallus symbole du commerce, entre mère et père, sans lesquels ces deux catégories d'êtres humains n'ont pas de sens. Une relation duelle enfant-mère provient vraisemblablement d'un préjugé ou d'une observation culturels qui lui attribuent quelque chose d'exclusif ou de vital pour le nourrisson et soutiennent que le mâle est apparemment inutile pour la conception. En ceci l'oral et l'anal ne sont prégénitaux que si l'on renonce à la scène primitive. (Ce prégénital serait-il une prémonition génitale d'une société de clones?)

Un des traits les plus fructueux de cette relation duelle en est la théorie des mots traités comme des choses. L'exemple le plus banal et le plus accessible au profane en est l'usage de l'adverbe « pourquoi ». « Pourquoi fais-tu cela ? » est entendu non pas comme une question invitant à une réponse explicative ordinaire mais bien, dans ce contexte, comme une volée de coups de bâton. Métaphore qui exclut tout symbolisme, toute médiation. Une telle théorie, pour justifiée qu'elle paraisse dans certains cas difficiles considérés comme non transférentiels, non médiatisés, implique un analyste-chose, un « analyste en acte » qui fait que le discours est ressenti comme un discours passage à l'acte, elle doit alors se compléter par celle d'un analyste-chose « bonne-mère » faisant preuve d'un amour inconditionnel pour son enfant et d'une indestructibilité devant ses attaques. Il s'agit alors d'un analyste-mère-en-acte et l'omnipotence qui le guette a pour contrepartie le danger de soumission indéfinie de l'analysé à une situation artificiellement rassurante.

L'acquis génital est, lui, essentiellement triangulaire; il provient d'une relation à trois, du drame d'une existence d'enfant se développant entre père et mère, dont l'allégorie œdipienne décrirait au plus près les difficultés et les impasses. La question « pourquoi » permet le recours au tiers, quel qu'il soit, et surtout à la parole elle-même qui fait office de tiers, d'intermédiaire.

À ce stade correspond l'imperfection du refoulement secondaire qui laisse des traces à détecter dans les souvenirs-écrans de cette période si importante et si riche que représente la vie pleine de découvertes et d'ouvertures sur le monde du petit enfant. Une détection qui reposera essentiellement sur le discours et l'interprétation du transfert.

Il en découle l'idée que la résolution de l'amnésie infantile permettrait de découvrir l'origine des symptômes (symptômes pris ici dans un sens extensif : tout ce qui justifie ou motive l'entreprise de la cure) grâce à la mise à jour de points de fixation, à la découverte de l'enfoui, à la construction et la reconstruction du disparu ou de l'oublié, etc. Et voilà que le sujet dont nous traitons dans la revue d'aujourd'hui, l'« après-analyse », m'amène au moins à une certitude : l'amnésie infantile n'a pas bougé d'un pouce quelle qu'ait été la durée ou la profondeur de l'analyse.

Pourquoi l'amnésie infantile persiste-t-elle ? A vrai dire je n'en sais rien. Qu'elle soit, selon les optiques, d'origine sociologique, psychologique, psychosomatique, somatique, hormonale ou neurologique, qu'elle soit le fait de l'excitation sexuelle, comme la théorie psychanalytique en offre l'explication, une explication qui a, certes, l'avantage d'une cohérence que d'autres n'ont pas, il n'en reste pas moins que nous ne connaissons personne qui se souvienne de ces années pourtant capitales de la petite enfance, si ce n'est à travers ces rares *flash back* ou souvenirs-écrans, et que, réflexion ridicule et pourtant vraie, personne ne se souvient de sa naissance, événement bouleversant s'il en est.

C'est pourquoi je pense que le retour du refoulé dont nous parlons en analyse provient non pas du seul patient, mais aussi bien du psychanalyste. Son origine se situe pour partie dans sa propre amnésie et pour partie dans ce que son analysé lui communique. C'est ce qui lui permet l'interprétation modifiant la valeur de l'histoire-écran représentée par le transfert répétitif symptomatique. L'acquis sera dès lors celui d'une histoire modifiée (littéralement ou selon sa valeur affective), laquelle par sa profération commune et sa découverte libératrice, la « jouissance du dit », signera la cessation du blocage répétitif.

La « jouissance du dit », c'est se dire en le vivant entre analysants le désir de réalisation du désir œdipien. Reconnaître sa valeur commune bride le désir du désir œdipien comme force conflictuelle, une force qui cherchait à réaliser en acte l'irréalisable.

Mais réaliser en acte la jouissance du dit, c'est transformer le désir de réalisation œdipien en image-écran<sup>3</sup> de l'Œdipe réalisé, c'est-à-dire en rien, inceste,

---

<sup>3</sup> O. Flournoy, L'image-écran, in *Nouv. Rev. psychanal.*, 15, 1977.



meurtre et castration s'étant annihilés les uns les autres. Image-écran immobile. Ou aveuglante image-écran de rien du tout.

La remémoration transférentielle de l'effroi du désir œdipien (ou précœdipien) et de ses conséquences paralysantes (inhibitions, actes ou angoisses) devient un souvenir-écran original en analyse, faisant écran au désir réalisé en imagination et devenant l'écran sur lequel s'inscrira l'expression verbale de la valeur commune de ce manque de réalisation.

En analyse le souvenir-écran de l'Œdipe, c'est alors en même temps l'effroi de la réalisation manquée du désir et la jouissance de se le dire. C'est toute l'analyse. Pouvoir se le dire au lieu de croire l'avoir agi. Et le destin de l'analyse et de l'Œdipe est de devenir une image-écran de rien du tout.

Ceci amène à penser que le transfert n'est pas équivalent à la levée de l'amnésie infantile. Il ne la comble ni ne la supprime, et même s'il prend le sens d'un retour de refoulement, ce refoulement persiste; ce que Freud affirme du reste clairement dans « La négation »<sup>4</sup>. Je trouve là une confirmation des hypothèses métapsychanalytiques : le transfert est dû à l'excitation pulsionnelle intersubjective, à la part d'excitation en provenance de l'analyste, et le contre-transfert à celle qui provient du patient. Selon ce point de vue une théorie de la technique se doit d'être complétée d'une théorie métapsychanalytique de la pulsion libidinale dont la source est chez le partenaire et dont le but serait la « jouissance du dit ».

« Après l'analyse » implique aussi la question du deuil de l'analyse que je ne saurais évacuer. Le « travail du deuil » m'a pourtant toujours paru être une notion rébarbative et peu compréhensible dans ce contexte. J'éprouve la même perplexité à son égard que vis-à-vis de la position dépressive également très à la mode. Bien sûr, on m'explique pour ce qui est de cette dernière que position ne veut pas dire arrêt mais mise en mouvement et que dépressive ne veut pas dire dépression mais plutôt l'inverse, retour du désir et de l'esprit d'entreprise. Mais rien n'y fait... Seule, la métamorphose délibérée de l'analyste en bonne mère considérée par moi comme un acting de sa part, même si elle semble offrir une issue privilégiée à une relation duelle, justifie l'idée de deuil. Dans ces conditions, si l'on veut espérer une fin d'analyse il n'y a pas d'autre échappatoire que celle de l'abandon de cette mère, la résignation à accepter son manque. Il s'agit alors de préparer ce meurtre au cours de l'analyse, tant pour l'analyste que pour l'analysé qui doivent se résigner à abandonner ce personnage hautement gratifiant. La fin de l'analyse, sa dernière heure, sera celle de l'agonie programmée de la relation de l'enfant revenu à de meilleurs sentiments et de sa bonne mère; il s'ensuivra un double deuil de part et d'autre, chacun pleurant la perte et de l'enfant et de la mère.

L'idée d'une mère relativement bonne, qui fait ce qu'elle peut, atténuant la perfection effrayante de la bonne mère (Klein tempérée par Winnicott) soulage sans doute l'analyste, mais ne me semble pas résoudre le problème.

<sup>4</sup> S. Freud, La négation (1952), in *Œuvres complètes*, PUF, 1992.

Pour ce qui est du deuil en général, si le travail *de* deuil – et non *du* deuil – consiste à aboutir à l'acceptation douloureuse de la perte définitive d'un être cher pour ensuite céder la place à la résignation, et par extension au renoncement à quelque chose dont on est désormais à jamais privé, et si ce quelque chose est l'analyse, alors la fin d'une analyse se présente comme un événement navrant et regrettable, lequel impliquera un travail de deuil consécutif à son interruption, un travail qui ne lui appartiendra plus, qui risque de se prolonger indéfiniment, et dont on ne saura jamais rien, à défaut d'analyse. Il ne peut s'agir de cela selon moi, le travail de deuil dont on a l'habitude de parler se déroulant pendant l'analyse comme on vient de le voir dans le cas de la relation duelle.

L'analyse est certes une relation de travail qui prend beaucoup de temps et qui coûte de l'argent. Pourtant, son interruption s'accompagne d'avantages évidents et l'on peut envisager sa fin tout aussi bien sous l'angle d'une réjouissance, voire d'une récompense pour un travail bien fait, ou encore comme un soulagement. Quant à l'analyste, il n'en meurt pas pour autant, ne s'en va pas pour toujours, ne disparaît pas. Et l'analysé, si son analyse a eu quelque succès, devrait désormais être devenu un individu dont les souffrances qui l'ont poussé à entreprendre un tel traitement ont diminué, si ce n'est disparu, même si comme le dit Freud ce sont les misères de la vie quotidienne qui les ont remplacées. Ce qui n'est pas une boutade dans la mesure où nos théories impliquent l'idée que les symptômes sont justement survenus pour échapper aux misères d'alors.

Force est de reconnaître cependant qu'on entend souvent les analysés nous demander si plus tard ils pourront nous joindre, nous appeler, nous téléphoner si les choses vont mal, comme si quelque chose, une interdiction, les en empêcherait. Ceci doit indiquer que le transfert n'a pas été évacué par son interprétation, ou pas totalement. En effet, si le transfert était vraiment liquidé nous ne serions plus en situation analytique, et l'analysé ne serait plus là pour nous poser la question à nous, objets de leur transfert. On peut donc supposer que, une fois l'analyse effectivement interrompue dans des conditions ou une atmosphère satisfaisantes pour les deux parties, l'ancien analysé qui éprouverait le désir de prendre contact avec son ex-analyste pour une raison ou une autre ne serait pas inhibé à l'idée de saisir le téléphone. A moins que, comme dans toute entreprise humaine, les effets attendus de l'analyse ne soient que relatifs.

Si nos théories cherchent à dire comment une analyse peut être menée avec succès, peuvent-elles échapper à l'idéalisation dans la mesure où une réussite viserait une absence de symptômes? Par exemple, la disparition de toute ambivalence, ce qui semble inconcevable. Ainsi en serait-il de l'analyste-bonne mère. Il agit de la sorte, il croit l'être peut-être, mais il ne saurait échapper à son ambivalence. C'est d'une attitude tactique qu'il s'agit, soutenant une stratégie théorique qui nie sous ses oppositions tranchées comme des choses ou des certitudes, notre incertitude foncière d'êtres humains.

L'idée d'un travail de deuil reste toutefois à préciser. Il ne s'agit pas du deuil de l'analyste, on vient de le voir. Il ne s'agit pas non plus du deuil d'une expérience toujours renouvelable. S'il s'agit du deuil du transfert, il ne peut s'agir du deuil de ces parents que notamment l'analyste représenterait, dans la mesure où l'on sait pertinemment que tout bon analysé que l'on ait été, on continuera sa vie durant à penser à l'occasion à ses parents et sûrement à rêver d'eux une nuit ou l'autre. Il n'y a pas d'âge où l'on ne soit plus enfant de ses parents et où l'on cesse de rêver à eux, de rêver d'eux, avec ce trait fréquent et toujours étonnant qu'ils nous apparaissent à un âge qui leur est propre et qui finit par être inférieur au nôtre. Et pour un ancien analysé qui ne s'intéresse pas à la théorie analytique, le fantasme d'avoir toujours des parents vivants qu'évoquent ces rêves et que vient contrecarrer le fait bien réel que nous sommes tous des orphelins si nous leur survivons, ne sera que le contenu de son imagination. Autrement dit c'est l'Œdipe réalisé, la mère phallique réalisée ou autres réalisations de ce genre dont nous avons à faire le deuil.

Pour ce qui concerne ce dernier, nous en arrivons finalement à la même hypothèse que celle concernant le souvenir-écran. Ce dont il s'agit, c'est de renoncer à vivre l'Œdipe réalisé (image-écran de rien) au profit de la jouissance de dire cette image-écran de rien. Notre inconscient n'est pas fait d'inceste, de meurtre et de castration, il est fait de rien de cela et l'effroi à l'idée d'une possible réalisation est un effroi réveillé par la verbalisation par l'analyste d'une allégorie rendant ce rien signifiant par souci de compréhension. C'est là, se diront analyste et analysé, le désir même qui paralyse et inhibe leur désir de s'entendre. Un « Ah! c'est donc rien » pourrait résumer de manière lapidaire le soulagement éprouvé, la « jouissance du dit ».

Ce dont l'analysé et l'analyste ont alors à faire le deuil, c'est de cette réalisation impensable parce qu'inconcevable, cette réalisation de l'irréalisable Œdipe qui serait à l'origine du symptôme. Hans aura peut-être toujours peur des chevaux et se tiendra à distance respectueuse de leur postérieur pour éviter une ruade, mais pouvoir se dire avec son analyste qu'un cheval qui s'agite les quatre fers en l'air c'est sa mère en train d'accoucher évoquée par la bedaine de l'analyste, ou qu'un cheval voulant le mordre c'est un père castrateur qu'évoque la barbiche de l'analyste, sera une « jouissance du dit », une découverte commune, une jouissance partagée : ils ont enfin trouvé une explication à leur peur et à l'inhibition de leur discours, et une jouissance individuelle dont on ne peut qu'imaginer analytiquement la teneur, l'analysé y trouvant un soulagement à des peurs non fondées et l'analyste de même, aucun des deux n'ayant vécu l'horreur de l'Œdipe ni la terreur de la mère phallique si ce n'est en analyse.

Si l'horreur et la terreur qui semblent après coup avoir motivé une analyse peuvent être dites et modifiées par le discours intersubjectif fondé sur l'allégorie œdipienne, ce sera le souvenir-écran de l'amnésie infantile qui changera de

valeur et ne sera plus là pour teinter l'actualité de manière négative. Mais cela ne changera en rien sa factualité avec ses misères, avec ses espoirs aussi.

J'aimerais pour finir mentionner trois brèves histoires : celle d'une rencontre imaginaire avec Claude qui aurait fait une analyse il y a vingt-cinq ans, celle d'Hermann qui pourrait faire une analyse vingt-cinq ans plus tard, et celle de Giuseppe qui n'en a point fait par la force des choses mais dont on devrait pouvoir en conjecturer l'hypothétique issue.

Claude travaille depuis de longues années dans une « multinationale ». Ce jour-là, alors que l'après-midi tire à sa fin, un collègue l'accoste et lui demande de lui rendre un service : porter à un client une enveloppe contenant dix mille dollars car il part en voyage le lendemain. Ce client habite l'immeuble contigu de celui de Claude. Claude, que cela ne dérange nullement, accepte volontiers.

La nuit suivante Claude rêve : dans le hall d'un aéroport, Claude erre, ne sachant pas très bien que faire. Le haut-parleur annonce : « On demande Claude au comptoir. » Il y a là une personne, au regard brillant ressenti comme légèrement interrogateur, en train d'examiner le billet : deux places en classe affaires pour l'île de..., un nom incompréhensible. On lui dit « dix mille dollars ». Claude tend aussitôt l'enveloppe. Puis on ajoute d'un air entendu : « Porte neuf, dans vingt minutes, j'y serai. » Claude s'étonne de cette surprenante avance et d'avoir dix-sept ans.

Au réveil son conjoint s'étire et lui demande comment s'est passée sa nuit. « Divinement, j'ai même rêvé qu'on partait pour les îles. »

J'ai rencontré une seule fois Claude, lors d'un voyage en train. Nous avons eu une brève conversation au cours de laquelle j'ai mentionné que j'étais psychanalyste. A quoi Claude m'a dit avoir fait une analyse dans sa jeunesse. Me méfiant instinctivement de ce qu'on appelle analyse je dis : « Pendant longtemps ? » — « Oh, quatre ou cinq ans... » — « Avec succès ? » — « Je suppose »... Je m'enhardis et lui demande comment était son analyste. — « Mon analyste ? C'était une analyste, gentille... elle ne disait pas grand-chose. » Je lui pose alors une question indiscreète sur le souvenir de cette expérience. Un bref silence puis : « Je crois que j'ai beaucoup médité de mon père... le pauvre ! » Notre dialogue s'est arrêté là, nous entrions en gare.

Sa dernière réflexion concernant son père me paraît particulièrement intéressante. Elle pointe sur deux dangers qui guettent l'analyste. Le premier réside dans le fait que l'analyste à qui l'analysé fait confiance risque d'être investi d'un pouvoir illusoire qui démotive l'analysé, lequel se remet à lui pour faire avancer le traitement. Tant que l'analyste ne se prononce pas ou demeure silencieux pour des raisons personnelles, il ne sait pas encore que dire, il n'a pas encore fait son choix en connaissance de cause, l'analysé peut s'estimer dédouané, s'étant débarrassé des critiques de sa conscience en les prêtant à l'analyste. L'analyse risque alors de s'éterniser.

Le second concerne la collusion possible entre l'analysant et l'analyste pris cette fois-ci dans son propre rôle d'analysant, auquel il ne saurait du reste échapper complètement. L'analyste pourrait alors prendre pour argent comptant les accusations de l'analysant portant sur d'autres personnes, le père dans le cas présent, et visant à se décharger d'une responsabilité ou d'une culpabilité qu'il ne saurait assumer pour l'instant. Le risque encouru est celui d'un système où la délation est encouragée avec la bénédiction de l'autorité confondue avec une « bonne mère », un système dont on connaît la perversité et qui correspond sans doute à des tendances propres à l'être humain en général. L'analysé-analysant s'en contente comme dans le cas précédent et l'analyste-analysant aussi en approuvant ou en plaignant son analysant, ne s'apercevant pas qu'en cela il se l'attache au prix de ses propres projections. Un procédé particulièrement bien rodé dans les anciens pays satellites de l'URSS : la délation est encouragée par le tyran local, lequel démontre par là une servilité zélée vis-à-vis des caprices du dictateur dont son pays et sa vie dépendent. Ici l'analyse risque également de s'éterniser, mais dans un système plus pervers que le premier, vu la participation inconsciente de l'analyste. En laissant dire le délateur, il fait preuve d'une bienveillante naïveté psychothérapeutique qui soulage sa conscience face à ce qu'il se cache à lui-même, à savoir son assujettissement à une technique dont les fondements théoriques lui échappent. Ici aussi l'analyse risque de s'éterniser. Ou de s'interrompre, personne n'y trouvant son compte; ce qui sans doute serait la solution la meilleure.

Une autre remarque concerne le sexe des analystes et des analysants. Personnellement je suis convaincu que cela ne change pas grand-chose et j'ai l'impression que mes capacités d'analyste ne dépendent pas du sexe de la personne à qui j'ai à faire, ni du mien. Claude peut indifféremment être homme ou femme et avoir fait son analyse avec un homme ou avec une femme. Pourtant leur sensibilité ne saurait être la même. Faut-il dès lors tenter sa chance avec les deux? Une tranche avec l'un, une seconde avec l'autre? C'est une solution. La remarque de Claude est significative à cet égard. Pourquoi préciser que l'analyste était une femme? Remarque insignifiante?... Non, sans doute. Un regret? Avec un homme cela aurait été mieux? Je ne le pense pas. Je ne crois pas que le manque de pénis soit la caractéristique de la femme ni que le masochisme érotique soit son lot. J'imagine plutôt que cela veut dire avec une femme seulement, comme avec un homme seulement, traduisant par là l'indépassable regret de n'être pas du sexe qu'on n'a pas. L'analyste n'a pas réponse à tout ou peut-être a-t-il réponse à tout! Si je pense pouvoir être un analyste décent, quel que soit le sexe de mes analysés et ceci non sans raison, à savoir notamment que l'amnésie infantile est due, selon nos théories, au sexuel et non pas au genre sexuel, il ne manquera pas d'analystes pour montrer du doigt mon omnipotence : je suis d'un seul sexe et je prétends pouvoir analyser les deux sexes indifféremment. La libido devient-elle un concept vital du genre jungien?

Pourtant c'est bien Freud qui n'a jamais éprouvé le besoin de préciser le genre de la pulsion libidinale, indifféremment masculine ou féminine.

N'est-ce pas là un autre apport à une métapsychanalyse ? Si la pulsion a comme objet source l'autre, quel que soit son sexe, elle a comme but la « jouissance du dit », une jouissance qui tient à ce dit qui est le fait de ces deux corps-et-âmes en présence mais qui n'a rien d'un passage à l'acte sexuel masculin ou féminin érudant le dit.

Freud cite à deux reprises un rêve très simple et bien connu de tous pour étayer ses propositions contenues dans *L'interprétation des rêves*. Je reprends ici sa démonstration telle que je crois l'avoir comprise :

Il s'agit d'Hermann<sup>5</sup>, âgé d'à peine 24 mois, à qui l'on demande de porter une corbeille de cerises à un oncle dont on fête l'anniversaire. Il a eu l'autorisation de manger une cerise et s'exécute apparemment sans histoires. Le lendemain matin Hermann dit : « Hermann manger toutes les cerises. » Freud conclut que l'enfant raconte un rêve qu'il a eu la nuit précédente et que les rêves si précoces montrent la satisfaction du désir de manière particulièrement claire, sans recourir aux condensations et déformations qui les rendront si énigmatiques par la suite.

La métapsychologie nous propose l'explication suivante : Hermann a éprouvé du déplaisir à ne pouvoir manger les cerises interdites. Pendant son sommeil il résout son problème en satisfaisant son désir au moyen d'un rêve. On dira qu'il hallucine la satisfaction du désir, selon le modèle de la satisfaction du besoin. Ce qui lui permet, d'après Freud, de bien dormir. Le rêve est le gardien du sommeil. Voilà pour le principe du plaisir.

Mais, au réveil, Hermann va se trouver confronté au principe de réalité. Il n'a rien mangé du tout pendant son sommeil et sa satisfaction se révèle vaine, il va lui falloir temporiser et tenir compte de la réalité s'il veut satisfaire vraiment son désir, et de plus il est probable qu'il n'y arrivera jamais, tout pris qu'il est dans toutes sortes de désirs contradictoires. Le principe du plaisir, avec sa satisfaction immédiate, intemporelle, une fois confronté à la réalité matérielle, ou à son concept, le principe de réalité, va devenir un principe du moindre déplaisir, et c'est là une importante acquisition socioculturelle ou humaine.

Toutefois, si la réalité est telle que nous allons mourir demain, corps et âme, la seule satisfaction possible est celle du *carpe diem*. Attendre une seconde, et le plaisir, la satisfaction, risquent de nous échapper à jamais. L'unique solution rationnelle pour Hermann réveillé devrait être de manger les cerises sur-le-champ, immédiatement, quitte à les voler, à tuer celui qui les lui refuserait et à finir ses jours en prison. Repousser la satisfaction au nom de la réalité extérieure est une aberration sauf si l'âme est immortelle, ce que précisément lui refuse l'instinct de mort.

---

<sup>5</sup> S. Freud, *L'interprétation des rêves*, chap. III, PUF, 1967.

C'est ici d'une théorie objectivante, scientifique entre guillemets, qu'il s'agit ; une théorie proposée par Freud, mais qui ne tient pas compte de ce que Freud, psychanalyste, a découvert ou nous a fait découvrir, à savoir, la subjectivité ou mieux l'intersubjectivité de l'expérience. Elle en est détachée. Notamment le transfert en est absent. Elle est métapsychologique. On peut entendre ici par métapsychologie une psychologie psychanalytique, soit psychologique, rationnelle et objective.

Si maintenant je considère cet épisode selon une optique métapsychanalytique, une optique imprégnée de cet intersubjectivisme ou de cet irrationnel, de cet illogisme qui caractérise la relation psychanalytique, je l'envisagerai de la façon suivante :

Hermann, mécontent d'avoir à obéir à ses parents qui l'obligent à faire plaisir à cet oncle en le privant de ces cerises délectables, rêve une satisfaction à la fois plus psychique et plus significative que celle de manger les cerises, il rêve la disparition pure et simple des gêneurs, de son oncle et de ses parents. Ce sont eux les représentants latents de la réalité qui vient empêcher la satisfaction et qu'Hermann supprime, nie, fait disparaître, pour commettre son forfait manifeste, manger toutes les cerises. Le rêve est une satisfaction psychique meurtrière. Ce n'est pas une solution qui lui permet de bien dormir, c'est une solution qui n'en est pas une puisqu'il s'en souvient au réveil et qu'elle le pousse à raconter son rêve à ses parents. Et que voit-on ? Hermann jubile en le racontant, ses parents sont vraisemblablement en admiration devant leur fils si astucieux et Freud s'enthousiasme d'autant. C'est « la jouissance du dit ». Jouissance à propos de laquelle un psychanalyste s'apercevra après coup qu'en disant ce rêve, en le disant aux autres, Hermann ne tue personne et que le forfait n'est qu'un rien, forfait dont, en l'occurrence, ni Freud ni les parents ne prennent ombrage, n'en ayant pas eu conscience au moment du récit. Quant à la réalité matérielle, peu importe si plus tard Hermann mange des cerises, du chocolat ou des endives. Si pour l'analyste le rêve peut être réalisation d'un désir, c'est bien lorsque l'analysant s'en est souvenu pour le lui dire et qu'ils y trouvent soudain tous deux le plaisir de découvrir ce qui leur était inconscient. Le crime n'a pas été commis « en réalité ».

Freud a proposé l'allégorie du complexe d'Œdipe pour dire l'impossibilité de la satisfaction du désir et la nécessité de ne pas céder au danger de l'attrait de ses sirènes faussement satisfaisantes, donc de continuer à désirer. Avec cet épisode, on s'aperçoit que la parole fonctionne bien chez Hermann, que le dialogue si bref ou si unilatéral soit-il entre Hermann et ses parents ou Hermann et Freud passe bien, et c'est là une impression qu'on retrouvera à l'occasion en analyse. Une impression toute subjective mais partageable, intersubjective. Les deux analysants jouissent de ce qu'ils se sont dit comme de la manifestation d'un fonctionnement satisfaisant, les choses bougent au lieu d'être bloquées.

Et le complexe d'Œdipe se lit dans cette histoire : Hermann commet le meurtre, l'homicide, c'est la disparition des autres. Il commet l'inceste, il mange le fruit défendu. Il est châtré : tout cela n'est qu'un rêve. La satisfaction œdipienne est impensable. Et pouvoir le dire, se le dire, c'est une jouissance partagée au lieu de le vivre dans l'impasse de la solitude.

Ceci m'amène à la question que me pose Giuseppe.

Il s'agit du rêve de Giuseppe Tartini commenté par Oliver Wendell Holmes en 1870 et mentionné par David Bakan dans son livre *Freud et la tradition mystique juive* : Tartini aurait entendu en rêve le diable lui jouer une merveilleuse sonate. Au réveil, il s'empresse de la transposer. Holmes conclut à juste titre que le diable n'est autre que le compositeur. Tartini, violoniste et compositeur du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, est effectivement l'auteur d'une sonate dite *Le Trille du Diable*. Pourtant pour l'analyste cette logique impeccable, qui fait fi de toute parapsychologie et de toute transcendance, me paraît par trop réductrice. Le Diable n'est pas Tartini, il représente la Transcendance interne, ce « Je qui n'est pas moi, Tartini », cet Inconscient qui précisément lui est inconscient.

Qu'un analyste à qui Tartini raconterait son rêve lui dise que le diable n'est autre que lui-même ne fera que pousser Tartini à acquiescer intellectuellement le cas échéant, histoire de ne pas faire d'histoires, mais le diable ne deviendra pas Tartini pour autant. Et à supposer que Tartini ait fait une analyse réussie, que peut-on en attendre ? A mon avis, certes pas qu'il ait perdu ses talents de compositeur ni qu'il ait cessé de rêver au diable. Ce qu'on peut espérer sera, selon moi, que Tartini, fort de ses nouvelles convictions concernant les origines intersubjectives de ce diable d'Œdipe, n'en ait plus peur et davantage qu'il puisse se réjouir à l'idée d'avoir à nouveau de tels rêves. Et ses convictions seront fondées sur l'expérience de « la jouissance du dit », de ces moments où lui et son analyste saisiront avec sidération – cet *Einfall* dont parle Freud – que le diable est là, entre eux deux, comme valeur commune, qu'il est, que diable ! Dieu, père et mère, angelot. Ce qui peut être dit aussi en termes métaphoriques de phallus ou d'Œdipe, et le diable une fois ainsi nommé permettra, si la théorie métapsychanalytique correspond bien à l'expérience, à Tartini et à son analyste de cesser de s'entre-tuer ou de s'entre-désirer comme si l'un n'était que le diable de l'autre. N'est alors à faire que le deuil du désir d'un diable réalisé. Inutile d'ajouter que, telle que l'histoire nous est rapportée, on ne voit pas pourquoi Tartini aurait eu besoin d'une analyse.

Heureusement pour nous, même les mieux analysés d'entre nous continueront à rêver de choses qui leur sont totalement étrangères, à s'en étonner, à s'en désintéresser, et la jouissance d'avoir pu se les dire comme dégagement du conflit intersubjectif aura au moins eu comme conséquence de n'avoir plus à redouter leur intrusion. L'analyste le plus biologisant, le plus « neuroscientifique » (si cela n'est pas une contradiction dans les termes) de même que le scientifique le moins



porté à l'analyse, ne pourront jamais réduire le mystère de notre inconscient, de notre je transcendant à nous-mêmes, à moins de nous réduire à autre chose ou au silence.

Ceci ne fait pas de nous des parapsychologues pour autant puisque notre science se veut à la fois méthodique, ciblée et transmissible, et que si elle ne nie ni l'incertitude ni le doute (ce que les parapsychologues nieront), elle ne décidera pas non plus de l'existence du diable (ce à quoi croiront les parapsychologues), mais en parlera en d'autres mots, phalliques ou œdipiens.